

WILLIAM BECKFORD

# *Histoire du Prince Ahmed*

édition préparée par

Didier Girard

illustrée par Kevin Pearsh



*Le programme des parutions et le catalogue général  
sont envoyés sur simple demande adressée à :*  
LIBRAIRIE JOSÉ CORTI, 11 RUE DE MÉDICIS, 75006 PARIS

© Librairie José Corti, 1993, avec l'aimable  
autorisation de la Bodleian Library d'Oxford  
ISBN 2-7143-0468-0  
N° d'édition : 1193

COLLECTION ROMANTIQUE N° 37

JOSÉ CORTI

HISTOIRE DU PRINCE AHMED  
FILS DU ROI DE KHOTEN  
ET D'ALI BEN HASSAN  
DE BAGDAD

Il y avait autrefois à Bagdad un riche joaillier nommé Hassan, veuf, père d'un fils unique âgé de 25 ans dont il ne savait que faire tant il était paresseux et dissipé. Le jeune homme s'appelait Ali Ben Hassan, ne restait presque jamais à la maison. On ne pouvait traverser les rues, ni les ponts, ni les places de la ville sans le rencontrer. De là, ce proverbe : être désœuvré comme Ali Ben Hassan.

Ce fils d'ailleurs était aimable et ce n'était pas faute de savoir s'occuper et s'amuser qu'il se livrait obstinément à l'oisiveté. Il ne manquait pas d'esprit, lisait, parlait, raisonnait, dansait parfaitement bien, faisait tout avec grâce. Sa figure plaisait aux dames de Bagdad. Il devinait leurs demi-prévenances et y répondait plus par

curiosité que par sentiment. Il était né très curieux de tout et passionné de rien.

Le bon vieillard pensif et chagrin résolu de le faire voyager utilement et se dit : "Ce fils bien-aimé, à l'école du monde, se corrigera et en reviendra meilleur !" Dans cet espoir, il lui dit avec tendresse :

- Tu aimes à courir mon cher Ali Ben, de ton humeur légère tirons quelque avantage. Emploie ton temps et mon argent à de nouveaux achats de pierreries. Les plus belles et de meilleur débit sont dans l'île de Serendib<sup>1</sup>. La saison est favorable, pars mon fils et reviens sous d'heureux auspices. Mon cœur et mes bras te seront ouverts tant que je vivrai !

Après une heureuse navigation, Ali Ben Hassan arriva à Serendib. Il se rendit dans la ville capitale où était la cour, il remit la commission de son père à d'habiles courtiers et se livra au même genre de vie qu'il menait à Bagdad. On change de climat et jamais de caractère.

Un jour qu'il se promenait comme de coutume, il vit la porte du jardin du roi à demi-

<sup>1</sup> - Ou Serendip. On désignait ainsi dans les contes arabes l'actuelle île de Ceylan.

ouverte ; il ne put résister à la tentation d'y entrer. L'y voilà.

Le temps était beau et la chaleur extrême. Il profita de l'ombrage frais, des allées et des bosquets, pénétra dans les vergers, suivit divers sentiers tapissés de verdure .

Le jour baissait, le soleil déjà sous l'horizon nuançait une couleur purpurine sur la surface presque immobile des pièces d'eau et leur donnait des reflets brillants d'un riche satin écarlate. Il admirait tout sans faire attention au temps qui s'était écoulé. Il continua sa promenade, plongé dans une douce rêverie jusqu'à ce que cette réverbération cessât et fit place au crépuscule mélancolique qui fut bientôt relevé par un très beau clair de lune. Les ondes n'étaient plus d'une couleur sanguine, mais, prenant la teinte sereine d'un ciel azuré, ressemblaient à des grandes pierres de turquoise sur lesquelles on avait étendu un petit réseau d'argent.

Nul être humain ne s'était présenté à la vue d'Ali Ben Hassan, il n'avait vu que des parterres de fleurs, des fontaines, des palmiers et des cèdres qui exhalaient un parfum qui enivrait l'âme. Point de bruit ne se faisait entendre excepté le doux ramage des oiseaux, qui, attirés

par la sérénité de la soirée, avaient prolongé leurs voyages ordinaires et commençaient à se retirer d'un vol précipité.

Après avoir traversé des allées couvertes de mille branches touffues, il se trouva à l'entrée d'une petite esplanade tapissée d'un gazon fleuri. Une rangée d'arbustes bordait cet endroit délicieux et, en formant un amphithéâtre, le défendait de la vue de tout le monde. Au milieu était une fontaine d'albâtre dans laquelle coulait une eau claire et limpide.

- Quel endroit enchanteur ! se dit Ali Ben Hassan, il semble être fait pour le rendez-vous des amants !

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'il vit s'ouvrir une petite porte d'ivoire, à laquelle il n'avait pas fait attention. Il en sortit douze Jarias<sup>1</sup> très jolies, suivies d'une jeune beauté qui l'emportait sur les Houris. Un voile de mousseline empêchait de voir son visage, mais sa taille

1 - En arabe, la jaria est une servante et les hours sont les jeunes femmes aux très beaux yeux noirs dont la pupille ressort par contraste sur un blanc intense. Dans de nombreux textes arabisants, les Jarias et les Houris désignent l'idéal féminin, et l'élèvent à une dimension presque divine.

et son port étaient si majestueux qu'Ali Ben Hassan ne pouvait assez l'admirer. Un jeune homme la tenait par la main : il était beau comme l'étoile de Zohara<sup>1</sup>. Sa taille était déliée et des cheveux longs lui pendaient jusqu'à la ceinture. Ils s'avancèrent ensemble d'un pas leste et gracieux. Après avoir regardé de tous côtés et ne voyant personne, car Ali Ben Hassan s'était caché derrière les arbustes, ils se mirent à folâtrer ensemble, puis s'assirent sur l'herbe fraîche et se firent mille caresses. Les Jarias s'étant toutes retirées à un signe donné, ils ne tardèrent pas d'ôter leurs vêtements qui les incommodaient et découvrirent leurs corps plus blancs que la neige.

A la vue de la princesse, car telle elle paraissait être et telle elle était en effet, Ali Ben Hassan fut transporté de plaisir. Les contours de ses membres délicats, ses gestes, tout lui semblait parfait. Sans crainte, ils coururent comme de jeunes antilopes sur le vert gazon qui à peine se pliait sous leurs pas. Ali Ben Hassan se régala l'âme en contemplant ces objets divins, quand,

1 - Al zuhara, désigne en arabe la planète Vénus.

s'approchant tous les deux de la fontaine, ils s'y précipitèrent, et, attirés par la fraîcheur des eaux, ils y restèrent pendant quelque temps. Ensuite, ils revinrent à l'endroit d'où ils étaient partis, où ils trouvèrent des vêtements de mousseline fine et parfumée qu'ils se hâtèrent de mettre.

Aussitôt qu'ils furent habillés, ils se reposèrent sur l'herbe fleurie et la princesse sonna une petite clochette dont le son argentin fit accourir les Jarias au plus vite. Elles s'avancèrent chargées de vases de cristal dans lesquels nageaient dans de l'eau de rose et de musc, les fruits les plus exquis. Dans d'autres vases pétillaient des vins de toutes espèces. Elles posèrent tout cela à terre devant les deux amants qui se mirent à manger et à se verser à boire l'un à l'autre dans une coupe d'agate.

Après ce léger repas, ils firent asseoir quelques-unes des Jarias favorites et s'amusèrent à jaser et à badiner avec elles. Des rires d'allégresse qui se faisaient entendre dans l'air tranquille du soir accompagnaient leurs propos badins. Tout enfin respirait la volupté et le plaisir. La princesse, voulant chanter, dit à ses Jarias qu'on leur donnât un luth pour l'accompagner.

Une d'elles se leva aussitôt et sortit pour l'aller chercher. Mais à peine avait-elle disparu qu'elle revint tout hors d'haleine, pâle et palpitante.

- Nous sommes perdues, s'écria-t-elle, nous sommes perdues, voici le roi !

On se leva à l'instant. Le jeune homme prenant la princesse par la main, s'enfuit à toutes jambes par la petite porte d'ivoire. Les Jarias effrayées les suivirent aussi vite qu'elles purent, en se culbutant les unes sur les autres sur les vases et les gobelets. Tout fut renversé dans la hâte où elles étaient. L'eau de rose, le vin, le musc coulaient à terre à grands flots. Les fruits roulaient de côté et d'autre et les vases cassés en mille morceaux étaient épars sur le gazon. Elles gagnèrent pourtant la porte d'ivoire et disparurent. Il ne restait qu'Ali Ben Hassan sur le lieu. Il se tenait caché plus que jamais et tremblait de la tête aux pieds à l'approche du roi qui ne tarda pas d'arriver. Il parut avec son grand vizir Thaleb et six eunuques. A la vue de ce repas bouleversé et des vêtements du jeune homme que, dans la hâte, on avait oubliés, le roi, en s'arrachant quelques poils de la barbe, s'écria d'un air désespéré :

- Il n'est que trop vrai ! Ma fille est coupable !

En voici les preuves ! Qu'on saisisse le scélérat, qu'on l'égorge devant mes yeux ! Tirez vos sabres, déterrez-le ! Il se peut que sous l'un de ces arbres fleuris soit caché ce serpent qui me déchire le sein.

Tout le monde se dispersa à l'instant dans différents endroits du jardin.

Le pauvre Ali Ben Hassan ne doutant pas que quelqu'un de ces gens ne le découvrit, s'évanouit de peur et tomba la face contre terre. Au bruit qu'il fit par sa chute, le roi s'écria :

- Le voici ! Le voici ! Qu'on se saisisse de lui et qu'on lui coupe la tête dans ce moment ! Qu'il arrose de son sang ce lieu, témoin de ses plaisirs coupables !

Il tira lui-même son sabre et allait frapper Ali Ben Hassan lorsque son vizir, homme modéré et raisonnable dans toutes ses actions, lui dit :

- Sire, il vaut peut-être mieux envoyer ce misérable à la Tour Rouge. On peut se repentir le lendemain de ce qu'on a fait la veille. D'ailleurs, il sera toujours assez temps de le mettre à mort.

- Tu as raison, vizir ! répondit le roi. Qu'on mène ce criminel à la Tour Rouge, qu'on l'enferme là jusqu'à demain !

Le chef des eunuques se chargea d'exécuter ces ordres. Ali Ben Hassan fut transporté sans sentiment à la Tour Rouge et le roi se retira avec son vizir au palais en se félicitant d'avoir ainsi mis fin aux intrigues criminelles de sa fille.

Elle, de son côté, bien effarouchée de cette découverte si imprévue et alarmante tâchait de se rassurer dans les bras de son bien-aimé au fond du harem.

Ali Ben Hassan, au bout d'une heure, reprit ses sens et se réveilla pour sentir toute l'horreur de sa situation : il était seul entre quatre murailles. A l'aide du clair de lune qui perçait à travers une petite fenêtre grillagée, il voyait tout le pavé du lieu où il était teint de sang, et cette terrible vue lui fit perdre courage. La lumière de cet astre qui pâlit et adoucit tous les objets n'eut aucun effet sur ce funeste et menaçant pavé.

Nul bruit ne se faisait entendre excepté celui des vagues de la mer qui venaient se briser contre ce lieu inexorable.

- Où suis-je ? disait-il. Horrible prison ! Que ton aspect est effrayant ! Tu m'annonces une mort cruelle. Hélas ! Je ne suis pas le premier qui ait péri dans vos fatales enceintes. Le sang de je ne sais combien de victimes a ruisselé ici et

t'a donné une couleur meurtrière.

Au comble du désespoir, il s'approcha de la fenêtre et, ayant ôté les barreaux de fer qui ne tenaient pas très bien, il avança la tête en disant :

- J'ai peu de temps à respirer, du moins que ce soit un bon air. Dans cet endroit fatal, je ne respire que l'haleine des malheureux qui ont poussé ici leur dernier soupir.

Il regardait de tous côtés et se laissait aller aux pensées les plus affligeantes. Il faisait des cris, mais sa voix était emportée par le vent. Ses larmes tombaient à grosses gouttes dans la mer qui semblait y répondre en les recevant par des murmures lamentables.

La lune commençait à disparaître de l'horizon et il ne restait plus qu'une lueur suffisante pour découvrir une vaste étendue de ciel et d'eau, sans aucun autre objet qui soulageât la vue. Ali Ben Hassan continua de gémir sur son sort jusqu'à ce que le matin parût à travers des nuages grisâtres. Peu à peu, le jour devint plus clair et à une grande distance, il vit flotter quelque chose entre le ciel et l'eau, qu'il prit d'abord pour un oiseau de mer, mais que bientôt il reconnut avec joie pour être une petite barque doublée de cuivre, dont les voiles étaient bleues. Il la vit approcher avec impa-

tience et aperçut enfin un vieil eunuque noir qui la conduisait et préparait ses filets couleur d'or. Quand le vieillard se fut avancé tout près de la tour, Ali Ben Hassan s'écria :

- Qui que tu sois, je me fie à toi ! Si tu es un bon musulman, tu sauveras un pauvre misérable de la mort. Si tu es barbare, tu ne peux que me laisser périr.

A ces mots, le pêcheur leva la tête, mais, n'osant pas s'avancer de trop près de la tour, il jeta ses filets au loin de ce côté-là, dans lesquels Ali Ben Hassan, qui s'était précipité dans la mer, fut reçu. Dès que le pêcheur tint sa capture, il se mit à l'examiner de la tête aux pieds et puis se mit à dire :

- Tu as bonne mine, mon enfant ! Tu es justement ce qu'il me fallait !

Il ôta les habits mouillés d'Ali Ben Hassan et lui en mit des secs, et après avoir chanté à gorge déployée d'une voix rauque et perçante, tourna sa barque et rebroussa le chemin par lequel il était venu.

La chaleur était excessive et le soleil dardant à plein sur la surface de l'eau qui était devenue tranquille et unie, la rendait comme un réverbère qui manqua de les brûler tout vifs.

La nuit survint enfin et la barque aborda à une



rive d'un vert éclatant qui venait en une douce pente toucher la mer. Un parfum exquis qui s'exhalait de l'intérieur de ce beau pays flattait l'odorat.

L'eunuque qui n'avait point encore parlé à Ali Ben Hassan, lui dit alors :

- Sortez mon enfant, nous voici à la fin de notre voyage ! Allez où vous voyez cette petite lumière, on vous y attend !

Après ce qu'Ali Ben Hassan avait hasardé, il ne lui restait plus rien à craindre, d'ailleurs, l'apparence du lieu n'était guère propre à l'intimider. Il s'achemina donc hardiment vers la clarté qu'il voyait luire à travers les portières d'une petite tente tendue au milieu d'un gazon fleuri. Il s'en approcha enfin et dit d'une voix modeste :

- Qui que vous soyez qui habitez ce lieu délicieux, daignez y laisser entrer un étranger qui demande votre protection !

A l'instant, les rideaux s'ouvrirent et il se vit sous un pavillon de soie blanche brodé en fleurs jaunes. Cent petits lampions suspendus de tous côtés vacillaient au souffle du vent du soir et tandis qu'ils jetaient une lumière brillante, l'huile dont ils étaient composés exhalait

une odeur suave.

Au milieu de ce joli réduit était placé un bain d'albâtre entouré de tapis de soie. Dès qu'Ali Ben Hassan entra dans la tente, douze petits pages plus blancs que des lys vinrent se précipiter à ses pieds en disant :

- Commandez ce que vous voulez, Seigneur, nous sommes prêts à vous obéir !

Il leur dit qu'avant toute chose, il serait bien aise de se baigner. A l'instant, ils coururent remplir le bain d'eau tiède et y verser toutes sortes d'herbes odoriférantes dont la fumée aromatique réanimait. Ensuite, se mettant tous à le déshabiller et l'ayant laissé dans le bain, furent chercher des essences de différentes espèces et des serviettes de soie. Ces gentilles petites créatures couraient de côté et d'autre avec la légèreté et la vivacité des papillons qui voltigent dans un parterre de fleurs.

Ali Ben Hassan sortit après quelque temps du bain et fut dans peu de moments revêtu par ses petits amis d'habits nouveaux. Quand sa toilette fut achevée, ils se mirent tous ensemble à éteindre les lumières, à l'exception d'une à laquelle ils allumèrent chacun un petit cierge de cire blanche. Ils sortirent tous de la tente et

menèrent Ali Ben Hassan par une infinité d'allées bordées d'arbres odoriférants. L'air doux et voluptueux faisait exhiler aux palmiers, aux orangers, aux cèdres une odeur qui enivrait l'âme. La nuit était si noire que le ciel ressemblait à une immense voûte de marbre noir. On n'entendait de tous côtés que le bruit des cascades, que le doux murmure des ruisseaux, qui inspiraient la paix et la tranquillité, tandis que la clarté des cierges servait à rendre l'obscurité de la nuit plus marquée. Après avoir passé d'allée en allée, il arriva avec cette jolie petite escorte à une porte d'airain grillagée, qui reluisait de loin et qui excita très fort la curiosité d'Ali Ben Hassan. Ils s'approchèrent enfin de cette porte dont l'apparence aurait pu l'intimider si les bonnes manières des petits pages ne l'avaient rassuré. Ils frappèrent trois fois contre le grillage qui rendit un son semblable à celui des cymbales dont se servent les soldats indiens. La porte s'ouvrit à l'instant.

Les petits pages se retirèrent en éteignant leurs cierges et un eunuque, dont le teint était basané et les cheveux crépés, conduisit Ali Ben Hassan à travers un long corridor, dans une immense salle voûtée et illuminée de mille bou-



gies. Des portières de soie jaune avec des franges de perles pendaient en longs plis jusqu'à terre. Les sofas, les tapis étaient de la même couleur. De cette salle, il passa dans une infinité d'autres, qui avaient toutes des meubles et une illumination semblables et qui n'étaient séparées que par des portières. Quand il croyait avoir tout vu, c'était à recommencer. Las, enfin, de parcourir ce vaste palais, il se coucha par terre, pour attendre que quelqu'un se présentât à lui, quand tout à coup, il entendit la voix de plusieurs femmes qui riaient et parlaient ensemble. Croyant qu'elles étaient dans la chambre prochaine, il se leva et, tirant une portière, avança la tête, mais il ne vit qu'une salle solitaire comme les autres. Les rires continuaient et les mêmes voix se faisaient entendre. En traversant cette salle, il passa dans une autre. Les voix devenaient plus intelligibles, mais cependant, personne ne se présentait à sa vue. Soutenu par sa curiosité, il continua à marcher jusqu'à ce qu'en tirant une longue portière couleur de safran, il vit quatre belles dames couchées mollement sur des petits sofas, qui tenaient chacune un perroquet sur le bras qu'elles s'amusaient à faire parler. Elles riaient

et jasaient ensemble, mais avec un air de si grand ennui qu'il était facile de voir qu'elles ne savaient que faire pour se distraire de quelque inquiétude. Elles bâillaient à tour de rôle et poussaient de grands soupirs en même temps qu'elles riaient. Dès qu'elles aperçurent Ali Ben Hassan, elles firent un cri de joie et toutes ensemble, comme si elles reprenaient vie, se levèrent à l'instant et coururent à lui en disant :

- Ah! Comme nous sommes aises de vous voir ! Votre présence nous rend l'âme. Venez augmenter notre société !

En disant cela, elles le prirent par la main et le firent asseoir. Tout hors de lui de ces marques d'amitié, Ali Ben Hassan ne répondait qu'en leur baisant la main avec beaucoup de passion. L'une d'elles, ensuite, prenant la parole, lui dit :

- Si vous êtes aussi content de nous comme j'espère que vous le serez, et si vous vous sentez disposé à être de bonne compagnie et obligeant, nous vous admettrons à vivre avec nous. Nous serons dociles et fidèles et vous serez maître de disposer de nous ainsi que tout ce que vous voyez ici. Nous ferons tout au monde pour vous plaire, mais nous espérons quelque retour pour tout cela. Quand vous saurez la condition que

nous y mettons, vous ne pourrez pas la trouver difficile. Nous avons chacune un petit jardin qui est tout ce que nous aimons le plus au monde. Notre passion est de le voir en bon état, mais cela requiert un soin journalier. Si on le néglige, les ronces et les épines y croissent à vue d'oeil. Il ne nous est pas permis d'avoir plus d'un homme ici à la fois, autrement, il n'y aurait point de difficulté à l'affaire. Il n'y a donc à présent que vous qui puissiez nous faire le plaisir de prendre soin de nos jardins, car nous comptons pour rien ce pauvre eunuque.

Nous n'avons pu jouir de ces petits jardins depuis un mois, nous mourions de vapeurs, mais nous reprenons l'espérance en vous voyant. Si vous vous acquittez bien de ce petit devoir, vous serez content de nous, sinon, vous aurez la honte de vous voir accablé de mépris et vous perdrez notre amitié, car un homme qui ne sait pas sacrifier quelque petite chose à de bonnes femmes, ne les mérite pas !

Après cette tirade, elles comblèrent Ali Ben Hassan de caresses et d'amitiés. On servit un magnifique repas où brillait tout ce que l'empire des Califes et du roi des Indes peuvent fournir de rare et d'exquis.

La soirée se passa le mieux du monde et les belles n'oublièrent rien pour se rendre agréables au nouveau venu. Elles chantèrent en s'accompagnant sur le luth. Ali Ben Hassan fut au comble de son bonheur ce soir-là et continua d'être heureux pendant un mois. Il était beaucoup aimé des quatre dames parce qu'il était de bonne société, faisait tout ce qu'il pouvait pour leur plaire et y réussissait parfaitement bien. Jamais leurs jardins n'avaient été mieux soignés qu'ils le furent alors : tout allait, en conséquence, à merveille. Les belles étaient toujours souriantes et aimables; lui, toujours assidu et content. Un cercle de plaisirs les environnait sans cesse : l'un faisait place à l'autre. Mais comme tout finit, une paresse fatale s'empara d'Ali Ben Hassan. Il n'était plus exact à l'ouvrage. Les épines ainsi que les mauvaises herbes eurent le temps de croître en quantité. Quelquefois, la mine que lui faisaient les dames le rappelait à son devoir dont il s'acquittait assez mal. Enfin, elles commencèrent à trouver que son inattention devenait insupportable et pensèrent au moyen de s'en débarrasser. Ainsi, un jour, elles lui dirent qu'elles étaient bien malades et mourraient si elles ne mangeaient

pas une biche blanche, comme elles avaient coutume de faire de temps en temps. Ali Ben Hassan leur demanda tout de suite pourquoi elles n'en mangeaient point. Elles lui dirent qu'elles n'en pouvaient point avoir à moins qu'il n'allât à la chasse leur en chercher. A quoi, il répondit qu'il était prêt à leur rendre ce service. Aussitôt, elles lui donnèrent un arc et des flèches, puis, ouvrant une porte de derrière, qu'elles s'étaient bien gardées de lui faire voir jusqu'alors, lui dirent d'aller par le chemin qu'il trouverait devant lui.

Ali Ben Hassan qui ne se méfiait jamais des dames, suivit tout bonnement la route que celles-ci lui avaient indiquée.

Un beau pays, mais triste, se présentait à ses yeux. C'était des vallons tapissés d'une mousse d'un vert obscur, des rangées de petites collines, des longues allées couvertes de palmiers qui jetaient une ombre mélancolique sur le gazon qui régnait au-dessous. Le jour était sombre. Le soleil, caché derrière une quantité de nuages, rendait une lumière grisâtre et une chaleur assoupissante débilitait l'âme. Un silence morne régnait partout et n'était interrompu que par les lugubres cris des paons qui, per-

chés sur le haut des arbres, annonçaient une pluie abondante.

Ali Ben Hassan allait toujours de colline en colline, de vallon en vallon, mais sans succès. Aucune bête ne se présentait à sa vue, excepté quelques tigres qui, opprimés par la chaleur, s'étaient couchés à demi morts, la gueule béante, à l'entrée des bois.

La nuit s'approchait et Ali Ben Hassan n'avait pas encore songé à s'en retourner. Il marchait en soupirant et en maudissant sa mauvaise chance, sans faire attention où il allait. Quelle fut son horreur en s'apercevant qu'il était au milieu d'une plaine déserte où il ne vit que le ciel triste et obscurci qui semblait se replier pour venir l'enclencher dans le lieu fatal. Le terrain sous ses pas lui paraissait luire comme du sable argenté. Que faire ? Il ne restait plus sur l'horizon qu'un crépuscule sombre. Quel chemin prendre ? Mille petits sentiers se présentaient à ses yeux, qui ne conduisaient à rien, et qui, se croisant à l'infini, formaient un labyrinthe. A mesure qu'il en suivait un, il se perdait dans tant d'autres qu'il errait sans espérance de pouvoir jamais se tirer d'un endroit si intriqué. Il ne lui restait que de se recommander à la

protection du ciel. De quel côté se tourner ? La nuit était par ce temps-là, devenue close, la plaine semblait être semée de phosphore et les petits sentiers étaient comme autant de traces d'un feu bleuâtre qui ne servait qu'à éblouir la vue d'une manière cruelle. A chaque pas, il devenait plus incertain. Enfin, une obscurité fatale couvrit le ciel, nulle étoile ne paraissait. Seul, au comble de l'inquiétude, il errait dans ce désert, quand peu à peu, le pas d'un chameau se fit entendre.

- Quel animal infortuné es-tu, s'écria-t-il, qui te trouves ainsi malheureusement égaré comme moi ?

Une voix douce lui répondit aussitôt :

- Tu es dans un plus grand danger que tu ne le crois encore, mais si tu veux bien te fier à moi et monter sur ma bête, avec l'aide de Dieu, j'espère que nous passerons cette plaine horrible !

Ali Ben Hassan ayant accepté avec reconnaissance cette offre obligeante, l'inconnu arrêta son chameau, y fit monter Ali Ben Hassan et, lui ayant dit de ne point lui faire de question pour le présent, mit sa bête au grand galop.

Pendant qu'ils allaient ainsi, ils virent une infini-

té de lumières qui éclairaient et traversaient de tous côtés la plaine, comme font les météores quand ils se jouent dans l'étendue du firmament azuré : tantôt ils se croisaient, tantôt ils se rejoignaient et allaient avec une vitesse si grande qu'Ali Ben Hassan en fut tout confondu. Hors de lui-même, il demanda à son compagnon ce que c'était que tout cela. Celui-ci lui répondit tout bas que cet endroit s'appelait la Plaine des Ginns<sup>1</sup>, que c'était des Ginns qui allaient de côté et d'autre et que ces lumières étaient des escarboucles qu'ils portaient sur eux.

- Ce lieu leur appartient, ajouta-t-il, et ces mauvais esprits détruisent tous ceux qui s'y trouvent. Il n'en sort pas un hors de mille, mais ne perdons pas les moments en discours inutiles, avançons toujours !

Au bout de quelque temps, les lumières se réunirent toutes à une vaste distance et disparurent. Peu de temps après, ce bruit confus de voix

1 - Les ginns ou djinns sont mentionnés dans le Coran. Le plus souvent bons génies, ils peuvent aussi quelquefois être des démons selon certaines croyances arabes. C'est du Ginnistan, pays de délices et de merveilles, que Soleiman faisait appel aux djinns ou autres efrits et mareds qui lui étaient soumis. Les rebelles étaient enfermés dans des flacons scellés de son sceau magique et jetés à la mer.

plus aiguës que celles des humains se fit entendre. D'autres cris également extraordinaires s'y mêlèrent, mais d'un ton plus fort et aussi terrible que le grondement du tonnerre. Tout cela était accompagné de cris perçants tels qu'on ne les pouvait comparer à rien de connu.

Quand ce carillon épouvantable eut un peu cessé et que l'on put s'entendre :

- Nous mourrons sans doute si ce bruit recommence, dit Ali Ben Hassan. O mon ami, nous n'échapperons jamais à tout ceci, si ces maudits Ginns ne nous fendent pas la tête avec quelques-uns de leurs instruments meurtriers, ils nous la casseront par leur tapage infernal !

- N'ayez pas peur, répondit le jeune homme, il ne nous arrivera point de mal. Le bruit est, à la vérité, un peu fort, mais il faut prendre patience, c'est seulement un concert que font ensemble ces malins esprits dans une tour au milieu de cette plaine bien loin de nous, pour célébrer le mariage d'une de leurs filles avec le roi Altagarouk.

En disant cela, il piqua sa bête et ils avancèrent avec une vitesse qui manqua ôter la respiration d'Ali Ben Hassan. Peu à peu, cette musique épouvantable des Ginns cessa et laissa

enfin les deux voyageurs dans un silence effrayant, mais ils se remirent bientôt.

Le jour commençait enfin à percer. La plaine ne luisait plus, mais une blancheur non moins fatigante à la vue avait succédé aux bluettes de feu. Ce fut avec une horreur inexprimable qu'Ali Ben Hassan vit la plaine couverte d'ossements humains, lesquels avaient causé les phosphores de la nuit, et qui étaient les tristes restes des pauvres malheureux qui avaient péri dans ce lieu fatal. Il frissonna à ce spectacle et se tourna vers son compagnon de voyage pour voir s'il pouvait se rassurer un peu par sa mine, car il se défiait de tout dans un endroit si épouvantable. D'ailleurs, par le grand sang-froid que l'inconnu avait eu pendant tout le temps qu'avaient duré ces choses étranges, il pensait qu'il pouvait bien être lui-même de la famille des Ginns. Mais il fut tout rassuré en voyant que son compagnon était un jeune homme plus beau que le matin même, la nuance de couleur de rose commençait à paraître dans l'Orient.

- A présent, s'écria-t-il, je suis tranquille. En vous voyant, toute crainte cesse ! Il ne peut résider que la vertu et la bonté dans une forme si belle. On ne fait pas une brouette de bois de

santal, on ne l'orne pas de perles et de pierres précieuses pour la remplir d'ordures, et Dieu ne vous a assurément pas donné cette beauté éclatante pour masquer la méchanceté et la perfidie. Je passerais encore s'il le fallait la Plaine des Ginns sans terreur.

Ils avançaient toujours, foulant aux pieds des squelettes dont plusieurs calcinés par la chaleur du soleil leur montaient en une poudre fine au visage et leur donnaient une soif ardente. Vers le milieu du jour, ils sortirent de ce lieu et quittèrent ce chemin raboteux qui fatiguait la vue par sa blancheur éblouissante, pour entrer dans un sentier tapissé d'un beau gazon et ombragé d'arbres agréables. Jamais endroit ne leur parut si délicieux. Ils burent d'une eau claire et fraîche qui coulait d'une petite fontaine qu'une rangée de lauriers mettait à l'abri des rayons du soleil. Cette eau leur parut plus exquise que le vin de Chiraz. Le chameau en eut aussi sa part qu'il prit avec non moins de plaisir qu'eux. Ils commençaient à respirer à leur aise quand Ali Ben Hassan, fixant les yeux sur son ami, le reconnut pour être l'heureux jeune homme qu'il avait tant envié dans le jardin du roi de Serendib et qui lui avait coûté si cher. Alors, il lui dit en souriant :



- Vous m'avez sauvé de la Plaine des Ginns et je vous en serai éternellement obligé. Je vous ai pourtant tiré d'un pas bien aussi périlleux, sans que vous m'en ayez l'obligation ou même que vous le sachiez.

- Que voulez-vous dire ?, répondit le jeune homme. Je ne vous ai jamais vu avant ce jour !

- Non, reprit Ali Ben Hassan, vous ne m'avez jamais vu, mais cela n'empêche pas que je vous ai vu de bien près ainsi que la princesse Neubahar, fille du roi de Serendib, qui vous avait donné rendez-vous dans le jardin du Harem.

Il lui confia aussitôt toute son histoire jusqu'au moment où ils s'étaient rencontrés.

Dès qu'Ali Ben Hassan eut fini son récit, le jeune homme se précipita dans ses bras en s'écriant :

- O ! Vous pour qui mon cœur s'est interrogé dès le premier moment de notre rencontre, le ciel nous a destinés sans doute pour être amis. Ne nous opposons pas à sa volonté ! Jurons-nous dès à présent qu'une amitié tendre nous unira à jamais !

Ils restèrent pendant quelque temps embrassés comme deux palmiers plantés l'un à côté de l'autre, dont les branches s'entrelacent et parais-

sent s'unir pour supporter mieux l'outrage des vents.

- Si vous voulez, dit ensuite le jeune homme à Ali Ben Hassan, nous monterons sur cette petite colline au haut de laquelle vous voyez ce grenadier surchargé de fruits. Nous attacherons notre chameau à l'arbre et en nous reposant sous son ombrage, je vous conterai mes aventures qui, j'espère vous intéresseront d'autant plus que vous y entendrez parler de quelque personne de votre connaissance.

Ali Ben Hassan ne demandait pas mieux que de savoir l'histoire de son nouvel ami. Ils s'arrêtèrent sur la colline et après s'être rafraîchis en mangeant quelques grenades, ils s'assirent sur l'herbe en parcourant des yeux les objets des alentours.

Une étendue de campagne se présentait devant eux. D'un côté, ils virent les tours de Serendib se perdre dans les nues, de l'autre, les murailles blanches d'une ville qu'ils ne connaissaient pas se montraient au milieu d'une vallée couverte de mousse verte, comme une carrière d'albâtre. Une grande rivière bornait la scène. Elle roulait en serpentant ses eaux claires et rapides, tantôt à travers un paysage ombragé d'arbres touffus, tan-

tôt dans des plaines unies. Ce fut donc en ce lieu agréable et isolé et pendant que leur chameau broutait le serpolet et le thym auprès d'eux que le jeune étranger commença ainsi sa narration.

HISTOIRE  
DU  
PRINCE AHMED

- Je suis fils du roi de Khoten. Mon père, n'ayant point d'autre enfant que moi, me donna toute son affection. Il disait toujours que j'étais le seul bonheur de sa vie, et en effet, à moins que je ne fusse à côté de lui, il ne voulait s'occuper de rien. Il n'entrait jamais dans le divan qu'avec moi et pendant qu'il rendait justice à ses peuples, j'étais assis auprès de lui.

Ses regards toujours fixés sur moi donnaient quelquefois de l'humeur à ses vizirs, qui pensaient qu'un enfant de sept ans, car je n'avais pas davantage alors, n'était guère bien placé sur le trône. Au contraire, les étrangers qui ressortaient de sa cour riaient sous cape de me voir tenir la place d'un vizir à barbe blanche et à lunettes sur le nez, et de trouver qu'on faisait

plus d'attention à mes propos enfantins et à mes petites niches qu'aux conseils les plus graves. Mon père ressentait sans doute un grand plaisir à m'avoir ainsi toujours auprès de lui, mais moi, quoique j'aimasse beaucoup ce bon père, je ne m'y amusais guère. Peu à peu, je pris des prétextes pour le tirer de cette gêne et mon père n'osait me contrarier. Son indulgence m'enhardit : à dix-sept ans, je lui demandai la permission de voyager. Une requête si peu attendue le jeta dans une affliction extrême qui augmenta de beaucoup quand j'ajoutai que je ne voulais être accompagné que d'un seul esclave. Je m'étais si fort ennuyé en me voyant sans cesse entouré de tant de gens, que je mourais d'envie de me voir seul. A cet effet, je ne me rebutai pas du premier refus et continuai à tourmenter mon père pour obtenir ma demande.

- Vous me déchirez l'âme mon fils, disait-il, pour l'amour du Saint Prophète, laissez-moi du moins vous préparer une armée ! Votre désir de voyager est peut-être bien placé, mais c'est une folie de penser que le fils d'un roi puisse aller courir le monde sans escorte !

Je ne répondais à ces bonnes raisons autre

chose si ce n'était que je me laisserais mourir si on ne me satisfaisait pas tout de suite.

- Eh bien, dit enfin mon père, à un grand mal, il faut chercher un remède convenable. Je consens que tu partes comme tu le désires, mais en reconnaissance de toute ma tendresse, j'exige que tu attendes que j'écrive à un ancien ami qui ne demeure pas loin d'ici. Il viendra me consoler de ton départ et comme c'est un saint homme, il te donnera sa bénédiction.

Il fallait bien se soumettre. Je le fis de bonne grâce et pris patience.

Cet ami de mon père était en effet un homme d'une grande piété, doué d'une science surnaturelle et d'une intelligence divine. Il avait été depuis longtemps attaché à mon père, qui, plusieurs fois, avait eu recours à lui dans des circonstances embarrassantes. Il était alors question d'obtenir sa protection pour moi dans les dangers que je devais naturellement courir.

Au bout de trois jours, le roi envoya les plus âgés et les plus respectables de ses courtisans à la rencontre de cet homme merveilleux. Ils l'accompagnèrent jusqu'au palais où il arriva enfin, à ma grande joie, car je mourais d'envie de partir. Mon père, toujours inquiet pour moi,

observait dans ce moment les astres pour apprendre mon sort et la situation des planètes sur le haut d'une tour. Il en descendit bien vite et reçut son ami avec toutes les marques du plus grand respect.

- Homme vénérable, lui dit-il, vous qui êtes doué d'un savoir surnaturel, pardonnez-moi la peine que je vous ai donnée de faire un si long voyage. J'ai reçu des secours de vous dans d'autres occasions et j'espère que vous vous servirez de votre pouvoir sans bornes pour protéger mon fils indigne qui veut me quitter pour aller voyager, hélas, sans escorte ! Daignez premièrement employer votre éloquence pour le dissuader de ce dessein téméraire, et si vous n'en pouvez venir à bout, accordez-lui du moins quelque support dans cette entreprise !

Le vieillard répondit :

- Ce qui doit être, doit être ! Si l'amour paternel n'a pu persuader Ahmed, mes raisonnements n'y feront rien. D'ailleurs, les accidents de la vie atteignent l'homme partout. Le prince n'en serait pas plus à l'abri dans le royaume d'un monarque puissant et d'un père affectionné que dans les pays étrangers et éloignés. Je ne puis le garantir de ceux-là, mais quant aux



dangers qu'on court dans les voyages, j'y pourvoirai.

Je lui enverrai un chameau blanc doué de trois vertus merveilleuses. Premièrement, il préserve celui qui le monte de toute attaque et de tout accident fâcheux quelconque. Secondement, il brave et rompt les plus forts enchantements. Troisièmement, il entend son maître, sait ce qu'il faut faire pour le tirer d'un mauvais pas et ne peut lui être enlevé par qui que ce soit. Un tel secours vaut bien une armée. Mais qu'Ahmed ne divulgue pas sa bonne fortune, l'indiscrétion nuit toujours. Qu'il ait bien soin de Caroub, c'est le nom de mon chameau, qu'il n'en quitte pas le dos commode dans les occasions périlleuses et j'ose croire que vous le reverrez sain et sauf. Une affaire pressante m'oblige à vous quitter. Consolez-vous, mon ami, du départ de votre fils, par l'espérance de son retour ! Et vous, jeune homme, n'oubliez pas mes conseils ! Je vous tiendrai incessamment parole.

En disant ces mots, il se leva pour s'en aller. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte et dès que nous l'eûmes perdu de vue, je fus m'asseoir à une fenêtre du palais qui faisait face au grand

chemin. On ne put jamais m'arracher de ce poste. Pendant deux jours et deux nuits, je regardai avec tant d'attention aussi loin que je pouvais voir que j'en eus mal aux yeux.

Enfin, le troisième matin, je vis venir le chameau blanc qu'un nègre menait pas une bride de soie. Aussitôt, je courus à mon père.

- Voici Caroub ! lui dis-je. Je ne saurais le faire attendre. Adieu, que le ciel protège votre précieuse vie !

Le roi pleura, m'embrassa, me donna sa bénédiction et je descendis, ou plutôt, je sautai quatre à quatre les degrés pour joindre plus vite le bienfaisant animal. Le nègre m'aida à y monter, puis, me disant : "Je m'appelle Racoub, je suis ami intime de Caroub, et voudrais bien ne pas le quitter !" Il se plaça derrière moi sans attendre ma réponse. Je laissai là l'esclave qui devait me suivre et partis comme un éclair, sans autres provisions qu'un sac de pierreries que j'avais tenu prêt sur moi.

J'enfilai le premier chemin qui se présenta à ma vue et avec plus de courage que de sagesse, le continuai sans m'informer où il allait. Je voyageai ainsi, de ville en ville. Tout me paraissait extraordinaire et nouveau, et je parcourus

dans peu de temps une grande étendue de pays. Je résolus enfin de diriger ma course vers Serendib et d'aller voir le roi de cette île qui était un grand ami de mon père et de qui j'avais toujours entendu parler comme d'un homme d'une vertu singulière. Dans ce dessein, je changeai ma route et n'avais pas beaucoup avancé, quand je m'égarai dans un pays rempli de montagnes escarpées. Comme je ne poursuivais aucune route parce que je n'en connaissais aucune, je restai errant pendant deux jours et m'enfonçai dans ces lieux écartés de plus en plus. Le troisième jour commençait à se retirer derrière la cime des montagnes bleuâtres et je me voyais plus embarrassé que jamais, quand, par surcroît de malheur, la faim et la lassitude s'emparèrent de moi. Je commençais à me repentir d'avoir ainsi quitté la cour de mon père, mais il était trop tard.

J'étais entouré, d'un côté, de précipices au bas desquels roulait une eau rapide qui en tombant de rocher en rocher faisait retentir l'air d'un bruit sombre et terrifiant ; d'un autre côté, des forêts se présentaient à ma vue, dont le noir et funeste ombrage répandait une fraîcheur mortelle et remplissait l'âme d'épouvante. La

nuit allait se fermer et malgré la confiance que l'ami de mon père avait voulu me donner en Caroub, je craignais de me précipiter dans quelque gouffre et, n'osant plus avancer un pas, m'arrêtai tout court.

- Il faut attendre ici jusqu'au jour ! dis-je à Racoub. N'aurais-tu pas encore une goutte d'eau dans ton baril de cuir ?

Racoub ne me répondit point. Je tournai la tête et ne le vis plus derrière moi. Je fis résonner tous les rochers de son nom, mais inutilement. Les seuls oiseaux de mauvais augure répondaient à ma voix et semblaient vouloir crier après moi "Racoub, Racoub". Enfin, je jugeai que le malheureux était tombé de faiblesse sans que je m'en aperçusse et comme je ne pouvais ni rebrousser chemin, ni quitter mon chameau, cette idée augmenta beaucoup l'horreur de ma situation.

- Quoi ? disais-je en moi-même, Racoub n'a pas été sauvé par son ami Caroub ? N'était-il pas comme moi, sur ce dos qui doit préserver de tout accident ? Puis-je me fier aux promesses de son maître ? Oh oui, reprenais-je, cet homme bienfaisant a sans doute voulu m'éprouver, il me prive de son nègre et me laisse seul pour

que je signale mon courage !

Pendant que malgré ces raisonnements, j'étais fort effarouché de mon état déplorable, j'entendis les voix éloignées de plusieurs personnes qui s'avançaient vers moi. Je pensai tout de suite que ce ne pouvait être que des voleurs et mis tous mes soins à me tenir ferme sur mon chameau en disant tout bas :

- Ami de mon père, ne m'abandonnez pas dans ce double péril !

Ces gens, dans ce temps-là, venaient de proche en proche, quand, à la lueur d'une petite lanterne qu'un d'eux tenait, je vis que c'était quatre pèlerins qui poursuivaient leur route en s'entretenant du but de leur voyage. Je m'avançai aussitôt vers eux en les saluant et leur dit :

- Hommes pieux, daignez me permettre d'aller avec vous, car apparemment, vous connaissez ce pays ! Je ne le connais pas et m'y suis égaré, de manière que, sans votre aide, je mourrai de faim et de fatigue.

- Vous êtes le bienvenu de vous joindre à nous, me répondirent-ils. Nous sommes des pèlerins qui allons à La Mecque. Vous serez en sûreté avec nous, quoique nous nous soyons comme vous écartés de notre route !



Nous nous mîmes donc en marche ensemble, j'allais au petit pas à leur côté, bien content d'être tombé en si bonne compagnie, et nous causions de choses et d'autres pour ôter l'ennui du chemin.

Nous venions de passer une forêt immense et traversions à notre aise un sentier tout uni lorsque nous aperçûmes de loin une lumière brillante.

- Que le ciel soit béni ! s'écrièrent les pèlerins. Voici un endroit où nous pourrions demander quelques provisions et un peu d'eau, car nos sacs sont vides et nous avons faim ! D'ailleurs, notre compagnon de voyage ne sera pas fâché de partager la chère frugale que nous pourrions obtenir !

- Non, en vérité, mes bons amis, répondis-je, j'en serais fort aise, car je meurs de faim aussi !

Aussitôt, nous allâmes d'un bon pas jusqu'à la lumière. Elle venait d'une grande lampe où l'on avait allumé une centaine de mèches et qui était placée sur un haut portail fermé par une grille d'airain. Un des pèlerins agita une sonnette qui était à côté de cette porte et ce même petit eunuque noir que vous connaissez parut. Les pèlerins lui demandèrent quelques provisions

par charité. Comme c'est toujours l'usage de secourir les gens de cette espèce, l'eunuque s'empressa de leur aller chercher des mets simples mais bons. Pendant qu'il était occupé à les passer à travers une ouverture faite exprès dans la grille, il jeta les yeux sur moi et dit :

- Qui est cet homme sur le chameau ? Il n'est pas un de vous, car on ne fait guère de pèlerinage si commodément.

En parlant ainsi, il ouvrit la porte et laissa entrevoir une cour spacieuse. Je me trouvai placé à peu de distance de lui, ce qui lui donna le moyen de me regarder à son aise. Il s'approcha enfin de moi et, me fourrant une méchante lampe dans le visage, je vis deux petits yeux noirs et perçants qui me parcouraient de la tête aux pieds. Je le regardais aussi, quand avec beaucoup d'adresse, il donna un coup à main renversée sur la hanche de mon chameau et le fit passer comme un éclair dans la cour dont il ferma à l'instant la porte en souhaitant un bon voyage aux pèlerins, qui restèrent tout interdits d'une manoeuvre si inattendue.

La cour était pavée de cailloux si inégaux que le bruit que fit mon chameau en entrant à bride abattue ajoutait à la surprise que m'avait causée

la brusque saillie de l'eunuque. J'étais tout hors de moi.

- Qu'avez-vous, me dit-il, vous paraissez tout étonné ! Ne faites pas l'imbécile, mais descendez de votre monture ! Vous trouverez un bon gîte si vous le voulez, et vous passerez cette soirée ainsi que plusieurs autres le plus gaiement du monde. Descendez ! Descendez !

En disant cela, il me tira à lui par une de mes jambes, mais à un coup de pied que je lui donnai au milieu du front, il se retira bien vite. Enfin, voyant qu'il ne pouvait venir à bout de me faire descendre de mon chameau, ni proférer une seule syllabe, il rentra à l'intérieur du palais en marmottant<sup>1</sup> quelques paroles d'indignation d'une voix cassée. Je m'employai le temps de son absence à regarder de tous côtés pour voir s'il n'y avait point d'autre issue à cet endroit. Pendant que j'étais ainsi occupé, les quatre dames que vous connaissez si bien parurent étincelantes de beauté et de grâce. Elles s'approchèrent de moi lestement, prirent mon chameau par la bride et me conduisirent dans les écuries, puis me dirent d'un ton gai :

1 - sic.

- A présent, choisissez ! Ou vous allez dormir avec votre chameau sur la paille et manger du foin avec lui, ou vous venez dans notre palais coucher avec nous et souper les raretés les plus exquis !

- Mes princesses, dis-je tout hors de moi, vous me mettez au comble du bonheur, mais je meurs de honte en pensant que je suis l'occasion que vous soyez venues dans ce vil endroit. Si votre vieil eunuque m'avait dit que je devais passer la soirée avec des dames si belles et si aimables, je me serais bien gardé de refuser une offre aussi digne d'envie.

Je sautai à terre aussitôt et laissai mon chameau dans l'écurie en le recommandant à l'eunuque. Quoique je suivisse allègrement les dames, je pris soin d'observer le chemin par où nous passions afin de pouvoir retrouver mon chameau en cas de besoin.

J'entrai dans le palais avec les dames et parcourus avec elles ce labyrinthe de salles toutes illuminées comme si un grand monde avait dû venir. Elles me firent les mêmes propositions qu'à vous, que j'acceptai avec non moins de confiance et nous passâmes la soirée dans la gaieté la plus complète. Mais je n'en passai pas beaucoup de la

sorte, mon bonheur eut une plus courte durée que le vôtre. La fatigue de mon voyage, auquel j'étais peu accoutumé, m'avait si fort affaibli, qu'excepté la première nuit, un sommeil non interrompu s'emparait de mes sens dès le moment que je posais la tête sur le chevet. Et je ne me réveillais plus que le matin à la voix rauque de l'eunuque qui m'appelait d'un air grogneur. Je me levais aussitôt et m'habillant le plus vite possible, m'en allais trouver mes quatre dames, non sans être bien confus. Mais mon embarras augmentait de beaucoup, car elles me recevaient avec des éclats de rire moqueurs.

Malgré tout ce que je pouvais dire, elles ne voulaient me répondre qu'en ironies et plaisanteries insultantes. Les après-dîners, elles s'amusaient le mieux du monde entre elles, en chantant, jasant et badinant. Elles me traitaient toujours comme un enfant et se réjouissaient malicieusement de ma honte et de mon désespoir. Tout ce que je pouvais dire ou faire pour obtenir d'elles un peu d'indulgence était en vain. Je n'en obtenais aucune réponse raisonnable. Elles m'avaient condamné sans retour. Si je voulais les caresser, elles me donnaient un soufflet ou des croquignoles sur le menton. Je menais enfin une

vie très misérable et le désespoir que j'en reçus m'aurait seul mis hors d'état de réparer mes torts. J'étais dans cette désagréable situation quand un beau matin, je m'éveillai de meilleure heure que de coutume, non à la voix aigre de l'eunuque, mais au chant de mille oiseaux qui annonçaient le jour en faisant un ramage mélodieux.

Je me levai tout ranimé et courus à mes compagnes malignes avec un air de gaieté et de confiance qu'elles ne m'avaient pas vu depuis longtemps, bien résolu de vaincre leurs caprices, mais elles ne m'en donnèrent pas la peine : leur humeur était tout à fait changée. Je fus reçu avec la même affabilité et affection qu'elles m'avaient témoignée le premier jour.

Ravi de cette bonne fortune, je fis éclater ma joie. Je leur sautai au cou et les embrassai de tout mon cœur tour à tour, ce qu'elles me permirent de bonne grâce.

- Nous avons assez badiné avec vous, me dirent-elles, à présent, nous voulons vous amuser. Cet endroit n'est pas à la vérité construit pour y toujours demeurer. Il vous a donné des vapeurs et à nous aussi. Il faut vous montrer quelque chose de nouveau. Nous avons en conséquence résolu d'aller toutes les quatre avec vous faire une visite

à notre oncle Amon Serengiab, qui demeure à quelque distance de ce palais. Il n'y a pas de doute que vous n'y trouviez de quoi réveiller vos esprits abattus et ne vous divertissiez parfaitement bien.

Je suis à vous, mesdames ! répondis-je. Et ce qui vous fait plaisir devient mon plus grand bonheur.

- Voilà qui est obligeant ! s'écrièrent-elles. Allons donc !

En disant cela, elles m'accompagnèrent à la porte du palais, où quatre chevaux d'une taille fine et gracieuse avec des longs crins blancs comme le lys attendaient leur volonté. Deux petits pages, non moins blancs qu'eux, étaient postés à la tête de chaque cheval. Un d'eux tout en tenant d'une main la bride d'or du leste coursier, devait de l'autre écarter les mouches avec un éventail composé de plumes de mille différentes couleurs. Pendant que l'emploi de son compagnon du côté opposé ne devait être que de tenir un petit parasol vert perpendiculairement sur la tête de sa maîtresse, pour empêcher que le moindre rayon de soleil ne parvînt à son teint délicat. Mon chameau non moins merveilleux qu'utile m'attendait aussi et quand les quatre dames se furent mises sur leurs montures

éblouissantes, je me plaçai au milieu d'elles sur la mienne et nous commençâmes à marcher.

Notre jolie caravane, que mon chameau, malgré sa taille gigantesque, était fort éloigné de déparer, avait déjà assez avancé en chemin lorsqu'un petit défilé se trouva vis-à-vis de nous. Son apparence n'était guère invitante, car, quoiqu'il fût couvert d'une mousse plus verte que l'émeraude, il était si étroit que nos bêtes n'y pouvaient passer que l'une après l'autre sans pouvoir s'y retourner pour rebrousser chemin. Une haie si compacte le bordait des deux côtés qu'elle formait comme une muraille impénétrable et une vaste forêt régnait tout alentour. Les dames me dirent qu'il fallait absolument passer par là et m'invitèrent à y entrer le premier, en disant qu'outre que ma monture était mieux calculée<sup>1</sup> que les leurs pour se frayer une route, il était du devoir de l'homme de faciliter le chemin aux dames en toutes choses quoique, ajoutèrent-elles, il n'y ait rien à craindre ici. Je n'hésitai donc pas à enfile le premier ce sentier qui allait en serpentant d'une manière très intrigante. Les dames m'y suivirent pendant

1 - Beckford veut dire ici "préparée"

quelque temps, mais à un détour, je les perdis de vue. Alors, croyant que peut-être elles étaient restées en chemin pour quelque chose, j'arrêtai mon chameau et les appelai de toutes mes forces, mais en vain. Je fis retentir la forêt de leurs noms : un écho enroué comme ma voix, seul, y répondait. Je jugeai enfin que c'était un tour de leur méchanceté et qu'elles s'étaient esquivées par quelque petite issue à laquelle je n'avais pas fait attention, tout exprès pour me perdre dans ce chemin embarrassant. Je pris bientôt mon parti et, voyant que je ne pouvais rebrousser chemin, je résolus d'aller en avant tant que je le pourrais. "Peut-être, disais-je en moi-même, je trouverai quelque endroit assez spacieux pour faire tourner mon chameau. Au pis-aller, j'irai jusqu'au bout de ce défilé, puisque s'il y a eu un commencement, il faut bien qu'il y ait aussi une fin !"

Je passai le reste du jour à errer dans ce labyrinthe en souhaitant de pouvoir retrouver les dames afin de les punir du tour cruel qu'elles me jouaient. Cependant, j'avançais toujours sans rencontrer personne et commençais à n'en pouvoir plus de fatigue. Le soleil venait de disparaître à l'horizon quand enfin je me trouvai à

l'entrée d'une plaine dont la vaste étendue ne soulageait pas beaucoup mes sens fatigués. J'avais pourtant fait halte pour respirer un peu quand, à ma grande consolation, je crus voir une lumière au milieu de ce lieu désert. L'envie que j'avais de me reposer me fit avancer avec alacrité vers l'endroit d'où elle partait, où bientôt j'imaginai apercevoir les toits d'un hameau. Que devins-je, lorsqu'après avoir fait beaucoup de chemin, je ne vis plus les chaumières après lesquelles je soupirais et trouvai que la lumière trompeuse qui m'avait guidé, s'était multipliée à l'infini et qu'enfin à la nuit tombante, je découvris toutes les horreurs de la Plaine des Ginns ?

J'étais déjà au milieu de cette plaine effroyable où, quoique par la vertu de mon chameau, je ne dusse pas subir le sort que les dames m'avaient préparé, je ne laissais pas d'être fort mal à mon aise. Les heures me parurent d'une longueur mortelle. Je fermais les yeux pour rappeler les ténèbres que ces clartés affreuses interrompaient, mais j'étais obligé de les rouvrir aux sons gigantesques et redoutables qui passaient et repassaient à mes côtés.

Le jour enfin reparut et mon chameau me tira

de ce lieu d'épouvante. Je ne fus pas plutôt sorti de ce mauvais pas que je résolus de ne plus me hasarder à tomber dans les pièges qu'on pourrait me tendre, mais de poursuivre ma route vers Serendib le plus vite possible.

Je voyageai pendant tout le jour, ne m'arrêtant que le temps qu'il fallait pour prendre des rafraîchissements et enfin me trouvai sur le bord de la mer. Il ne me restait qu'à traverser pour arriver dans l'île de Serendib, et plusieurs bâtiments passaient et repassaient devant moi. Je leur criais à tous de venir me prendre, mais ils ne faisaient point attention à mes instances. Enfin, après avoir bien attendu sur la plage, j'eus le plaisir d'en voir un s'approcher de moi. Mon marché fut bientôt fait avec le capitaine. J'entrai sur le vaisseau et nous repartîmes en mer pour Serendib.

La moitié du jour s'était déjà écoulée tandis que nous allions au gré d'un vent doux qui se jouait dans nos voiles et nous éventait agréablement, lorsque j'aperçus les tours de Serendib couvertes de cuivre rouge, qui sortaient du sein azuré de la mer. Mon cœur battit de joie à cette vue et je fus presque hors de moi-même quand nous entrâmes dans le port. Je me fis enseigner un bon caravansérail et m'y rendis tout de suite. Je mis

mon chameau à l'écurie et, l'ayant bien recommandé à l'hôte, je me hâtai d'aller chez un marchand d'étoffes afin d'acheter des habits convenables pour me présenter devant le roi.

C'était sur le frais du soir et je marchais à petits pas dans l'intention d'admirer une ville dont j'avais entendu parler comme l'une des merveilles du monde pour sa beauté et sa régularité. A peine avais-je fait trois pas que je fus saisi d'un étonnement inexprimable en voyant sur une petite esplanade devant la porte de chaque maison, des dames voilées, assises sur des tabourets, qui jouaient aux échecs à la lumière de deux petites bougies. La curiosité me tenta de parcourir tout de suite la plus grande partie des rues et le même spectacle se présentait toujours. Cette aventure me parut d'autant plus étrange que dans toute la ville, ce n'étaient que les dames qui jouaient aux échecs. Par-ci, par-là, il y avait un homme auprès d'elles, mais il ne paraissait être là qu'en qualité de maître qui les enseignait. Je ne pouvais contempler assez ce spectacle. Je me promenais en long et en large, tout émerveillé. "Quoi, dis-je en moi-même, les dames sont-elles toutes du même goût ? N'y a-t-il ici autre

jeu que les échecs ou sont-elles folles ?" Je m'avisai enfin d'entrer chez un marchand de soie, dont le seuil n'était pas occupé, comme les autres. Mais en avançant dans la boutique, je vis que la scène n'était pas changée, car à l'autre bout, le marchand jouait aux échecs avec sa femme. Il vint à moi aussitôt et je lui dis de me montrer de ses plus riches étoffes. Il en alla chercher en me disant qu'il était trop tard pour faire un choix. Pendant qu'il était occupé à étendre sa marchandise devant moi, je ne pus m'empêcher de faire des exclamations de surprise en réfléchissant à tout ce que je venais de voir.

- Qu'est-ce donc qui vous étonne tant ? me dit-il.

Je lui répondis que je ne pouvais revenir de ma surprise que j'avais eue en voyant tout le monde dans Serendib choisir le même jeu pour amusement et que, sûrement, il fallait qu'il y eût dans cela un peu de folie.

- Il n'y a point de plante, mon enfant, répartit le marchand, quelque peu de chose qu'elle soit, qui n'ait une racine ! Et cet amusement général, tant absurde qu'il vous paraisse, n'est pas sans raison.

- Eh bien ! repris-je, j'en suis bien aise, car j'aime aussi les échecs et j'en joue même passablement bien. Je ne manquerai pas de gens pour jouer avec moi, à ce qu'il paraît ! Mais je vous supplie de satisfaire à ma curiosité et de me dire la raison pourquoi ce sont les dames seules qui ont choisi cet amusement et comment il se peut qu'elles s'accordent si bien sur ce point ? C'est une sympathie bien étrange !

- Ce qu'elles font n'est point par sympathie, répondit le marchand. Vous saurez ce qu'il en est tantôt ! Plions auparavant toutes ces étoffes, il est trop tard pour en remarquer la beauté ! Remettons à demain cet examen. Je ne doute pas que vous trouviez ici de quoi vous satisfaire, car j'ai un choix prodigieux. En attendant, prenez la peine d'entrer dans ma maison et je vous expliquerai l'énigme qui excite si fort votre curiosité !

Il ferma aussitôt sa boutique et je le suivis en attendant avec impatience ce qu'il allait me dire.

- Sachez, homme de bien, me dit-il, que notre bon roi est allé au secours d'un prince de ses amis dans une île assez loin de Serendib, qu'il a emmené avec lui tous ses courtisans et une armée immense, et qu'enfin, il a laissé la ville presque dépourvue d'hommes.

Cet excellent monarque a une fille unique qu'il aime à la folie et qui en effet mérite bien d'être aimée, car c'est une princesse d'une beauté ravissante et d'un esprit supérieur. Elle a tous les dons qu'il faut pour plaire et est, outre cela, si bonne que nous l'adorons tous. Son entendement et sa prudence sont tels que le roi son père n'a pas hésité à la laisser dans le harem à sa propre garde, sans aucune restriction que sa propre discrétion.

Ah ! Qu'elle est belle ! Qu'elle est sage ! C'est le Phénix de l'univers ! Je pourrais m'extasier en vous dépeignant sa beauté et ses perfections, mais revenons-en à ce que vous voulez savoir ! Cette princesse charmante est très affligée de l'absence du roi son père, car il y a déjà vingt jours qu'il est parti et s'en passera bien encore une centaine avant qu'il puisse revenir. Cependant, la pauvre princesse recluse dans le harem est dévorée d'inquiétude pour son père et languit de son retour. Les eunuques et ses femmes ont tout essayé pour la distraire, mais en vain. Il a fallu que ses médecins l'alarmassent sur sa santé pour lui faire choisir un amusement.

Comme, parmi l'infinité de talents que cette reine de beauté possède, se trouve celui de

jouer supérieurement bien aux échecs, elle vient de faire publier qu'elle condescendra toutes les soirées à jouer à ce jeu avec les dames de la ville chacune à son tour jusqu'à ce qu'elle trouve une joueuse assez habile pour lui tenir tête, et par là acquérir l'honneur de devenir sa favorite et de passer ses jours auprès d'elle.

Il est facile, continua le marchand, après ce que je viens de vous dire, de concevoir qu'une ambition générale s'est emparée du cœur de toutes les dames. En effet, depuis cette proclamation, elles n'ont rien en tête que les échecs. Les ouvriers ont travaillé jour et nuit pour fournir des jeux d'échecs à leur empressement. Toutes les familles sont sens dessus dessous depuis ce moment. Les maris ne sont plus traités que comme des meubles superflus dans la maison, à moins qu'ils ne sachent ce jeu à fond. Chaque dame se croit déjà toute-puissante dans Serendib et souveraine du cœur de la princesse. Il ne se passe actuellement point de soir sans qu'on ne mène une dame au harem pour faire l'essai de son habileté. Elles en reviennent toutes le cœur désabusé de leur folle présomption et remplies de désespoir, car la princesse



Neubahar les fait échec et mat après les deux ou trois premiers coups. Mais l'ambition des autres n'est nullement rebutée et, voyant revenir les vaincues en se déchirant les cheveux et se frappant le sein, elles se flattent toujours d'être plus fortunées.

J'écoutais le récit du marchand avec la plus grande attention. Tout ce qu'il disait me donnait l'envie de trouver le moyen de jouer aux échecs avec Neubahar, et, sous ce prétexte, de contempler ce chef-d'œuvre de la nature. Je savais que je possédais ce jeu parfaitement et pensais que si je pouvais lui être une fois présenté, j'aurais le bonheur de jouer plus d'une fois avec elle. Cette pensée était bien éloignée de m'être indifférente, car la description que le marchand m'avait faite de cette charmante personne s'était gravée dans mon cœur de manière que j'en étais totalement occupé. Je retournais dans ma tête tous les moyens de parvenir à elle, en un mot, je n'étais plus moi-même et, tout pensif, je quittai le marchand, en lui promettant de le revoir le lendemain matin. Je sortis donc de sa boutique en rêvant au bonheur que je voyais en perspective et que je brûlais d'atteindre. Toutes les dames étaient encore devant leurs portes à

jouer avec non moins d'ardeur que si elles ne faisaient que commencer. Je ne les voyais plus d'un œil indifférent. Ce qui m'avait auparavant semblé une folie, m'était devenu un objet de la plus grande importance. Je leur enviais la liberté que leur sexe leur donnait auprès de la princesse et dont j'étais privé. Cette pensée me désespérait.

- Non, disais-je, je ne peux vivre sous cette contrainte cruelle, il faut que je voie la belle Neubahar, il faut que je joue aux échecs avec elle !

Enseveli dans des rêveries profondes et enflammé d'un désir ardent, je me rendis à mon caravansérail où je m'étendis sur mon lit, non pour dormir, mais pour passer en revue toutes les fantaisies extravagantes qu'inspire une imagination agitée par une multitude de sentiments nouveaux. Je passai toute la nuit à faire divers projets et à les rejeter, jusqu'à ce qu'enfin, il s'en présentât un à mon esprit qui me rendit un peu à moi-même : c'était de me déguiser en femme et de persuader le marchand de m'aider à mon dessein quelque difficile qu'il fût, en lui faisant trouver son intérêt dans sa complaisance.

Je me levai dès qu'il fut jour et me rendis chez lui de très bonne heure. Je le trouvai qui venait justement d'ouvrir sa boutique.

- Bonjour, mon enfant ! me dit-il. Vous êtes levé de grand matin, je ne m'attendais pas à vous voir si tôt, mais vous êtes le bienvenu ! Entrez ! Entrez ! Nous avons le jour par devers nous et nous pouvons jaser à notre aise, si nulle affaire ne vous appelle ailleurs !

- Non, lui dis-je, mes plus grandes affaires sont ici ! Je suis venu exprès de bon matin dans l'intention de m'entretenir un peu avec vous. Vous avez l'air si bon que je trouve du plaisir dans votre compagnie et d'ailleurs, j'ai à vous parler d'une affaire qui m'intéresse extraordinairement et dans laquelle vous pouvez, si vous voulez, me rendre un service que je reconnaîtrai toute ma vie !

- Qu'est-ce que c'est, jeune homme ? répliqua le bonhomme. Je serais fort aise de vous faire plaisir, mais il faut vous dire que je n'ai rien dans mon pouvoir. Je suis, comme vous le voyez, un marchand qui me soutiens à peine, moi et ma femme. Mais les conseils d'un homme qui a vu le revers et le bon côté de ce monde, sont à votre service et souvent, ils ne sont pas à mépriser !

Poursuivez ! Ouvrez-moi votre cœur ! Par le sel et le pain que nous mangerons ensemble aujourd'hui, je jure que je vous suis dévoué en tout ce que je pourrai !

Enhardi par les propos honnêtes de mon hôte, je lui dis l'état de mon cœur, et, qu'à moins que je ne jouasse aux échecs avec la princesse, je serais le plus malheureux des hommes. Je lui dis aussi quel était mon plan et ajoutai que je comptais qu'il voudrait bien me faire présenter au harem. A peine eus-je prononcé ces paroles qu'il prit un air rêveur, passa sa main trois ou quatre fois sur sa barbe comme par distraction et secoua la tête en me disant :

- Je ne puis rien dans une affaire comme celle-ci ! N'y songez plus ! Ne comptez pas sur moi ! Je ne puis pas tromper ainsi mon roi et ma princesse qui me sont plus chers que les prunelles de mes yeux. D'ailleurs, si cela venait à être découvert, vous seriez infailliblement mis à mort le jour d'après par les eunuques du harem, et je mourrais couvert de honte et méprisé de tout le monde. Non, non, Allah me défend de faire une telle action ! Ne parlez plus de ce projet, jeune homme ! Je n'y peux rien !

Le ton sentencieux duquel il me répondit

m'interdit pour un moment, mais je repris bientôt courage et, en me disant en moi-même : "Il faut presser le limon pour en avoir le jus !", je revins à la charge en redoublant mes instances et en y ajoutant des promesses très grandes.

- Je suis en état, dis-je, de vous témoigner amplement ma gratitude, votre sort deviendra mon soin et il n'y a pas à douter que je pourrais vous le rendre heureux !

Malgré toutes mes supplications, toutes mes promesses, le marchand inexorable continuait dans ses refus.

- Changeons d'entretien, me dit-il enfin, vous vantez tant votre savoir aux échecs : voyons un peu ce que vous savez faire !

En disant cela, il alla chercher un jeu d'échecs, une petite table et deux tabourets.

- Asseyez-vous, me dit-il, et commençons !

Quoique je ne fusse guère d'humeur à jouer, je jugeai et non sans raison que ce serait servir ma cause que de lui prouver que je possédais bien ce jeu. Nous jouâmes trois parties. Je les gagnai. Il proposa de jouer encore. J'y consentis et je gagnai dix parties consécutives. Le marchand manqua perdre patience à mon succès et, le voyant s'élever d'un air dépité, je m'atten-

dais à ce qu'il passe sa mauvaise humeur sur moi, quand, après avoir fait deux ou trois fois le tour de la salle en rêvant, il revint à la table et commença tout doucement à remettre ses échecs dans le petit sac jaune d'où il les avait tirés. Je m'approchai aussitôt de lui et commençai à lui dire les choses les plus encourageantes pour qu'il m'accordât ce que je souhaitais. Je ne m'en tins plus seulement à des promesses : je tirai une bourse de six cents sequins d'or et, la lui mettant dans la main :

- Prenez, lui dis-je, ce faible témoignage de ma bonne volonté ! Et regardez-le seulement comme une assurance de ce que j'ai l'intention de faire pour vous !

Le marchand ouvrit de grands yeux à ma générosité, prit la bourse et me dit :

- Vous avez l'air si franc et si honnête que je ne puis refuser plus longtemps de m'intéresser pour vous ! Voyons ! Il faut considérer l'affaire.

Il vint aussitôt tout près de moi et, me passant la main sous le menton :

- Vous l'avez encore uni, me dit-il, et il n'y a pas à douter que vous feriez une assez jolie femme, mais je tremble en pensant au projet hasardeux que vous voulez mettre à exécution.

Il est si rempli de difficultés et de risques pour moi ! Toutefois, en considération de l'amitié que vous me jurez, je ferai ce que je puis pour vous aider. Cependant, j'espère que si vous réussissez et devenez la favorite de la princesse Neubahar, vous n'abuserez pas de sa crédulité et ne me trahirez pas auprès d'elle. Songez que vous me ruinerez sans vous faire aucun bien ! Jouez aux échecs avec ce modèle de perfection tant que vous voudrez, mais qu'un respect profond pour la plus belle et la plus chaste des princesses vous retienne à jamais dans les bornes de la modestie et d'une vénération secrète pour ses charmes !

Je lui promis tout et renouvelai mes promesses de reconnaissance.

- Eh bien !, dit-il, vous avez vaincu ma prudence. Je ne puis plus longtemps vous refuser. Allons dîner ensemble, ensuite nous mettrons la main à l'œuvre !

Il me mena dans sa maison où je trouvai sa femme qui, voyant les attentions de son mari pour moi, fit les honneurs de chez elle à merveille.

Quand nous eûmes fini le repas et bu plusieurs rasades d'un vin exquis, le marchand me

dit qu'il était temps que j'allasse me baigner et prendre les soins de ma personne qui convenaient à l'entreprise que j'avais formée.

- Revenez ensuite ici, ajouta-t-il, vous trouverez les habillements convenables ! Je me charge de tout le reste et dès ce soir même, votre cœur sera satisfait ou mes espérances sont bien vaines ! Soyez chez moi dans deux ou trois heures au plus tard !

Je ne me fis pas répéter deux fois ses recommandations. Je me rendis au bain qu'il m'avait indiqué. Je me fis parfumer de la tête aux pieds et répandis les essences les plus rares sur mes cheveux que je pris soin d'accommoder du mieux que je pus, tout en pensant qu'on ne peut pas prendre trop de peine pour plaire à ce qu'on aime. Ma toilette jusque-là étant achevée, je me rendis chez le marchand qui avait en effet préparé un habillement superbe pour moi.

Je me revêtis de la manière qu'il m'enseigna et dans peu de temps me trouvai changé en une femme parée le mieux du monde. Comme je n'avais pas encore dix-sept ans, mon visage ne démentait pas mon habit. J'avais le teint naturellement beau et dans ce moment, le feu qui brûlait dans mon cœur donnait à mes joues

un bel incarnat qui ajoutait un lustre à mes yeux et achevait de me faire ressembler à une très jolie femme. Ce fut alors que, pour la première fois, je pris intérêt à me regarder dans un miroir et me plus à ma figure.

Pendant que j'étais ainsi occupé de moi-même, mon ami le marchand me fit observer qu'il était temps de finir ces contemplations de mon amour-propre. Je me couvris donc d'un voile de belle mousseline et m'étais assis avec le marchand et sa femme dans une alcôve enfoncée quand six jarias, un eunuque et une vieille femme entrèrent. La dernière s'adressant au marchand lui dit :

- Où est cette dame dont vous vantez tant l'habileté aux échecs ? La princesse languit de voir une personne qui joue si supérieurement à ce jeu difficile et nous a chargés de la lui mener au palais dès à présent. Elle l'attend avec la dernière impatience dans la grande salle du harem.

Le marchand répondit en baissant le front jusqu'à terre :

- Que la princesse, ma souveraine, soit à l'instant satisfaite !

En disant cela, il me présenta aux jarias et à la vieille femme. Je mourais de peur que mon

allure ne leur parût étrange et ne me rendit suspect à leurs yeux. Mais je fus rassuré quand elles s'approchèrent de moi et me tirèrent toutes une profonde révérence que je rendis de la meilleure grâce que je pus. "Elles donnent dans le panneau à merveille, disais-je en moi-même, prenons courage !"

Je sortis sans tarder de la boutique du marchand qui me fit mille civilités et me souhaita de tout son cœur un succès parfait. Mon escorte me conduisit avec tout le respect possible à travers un monde infini qui s'empressa de me suivre jusqu'aux portes du palais.

J'eus, en entrant dans le harem, une sensation délicieuse que je ne saurais décrire, tant l'aspect de cet endroit inspirait une volupté enivrante. Une autre atmosphère imbibée de mille parfums exquis qui flattaient l'odorat sans le fatiguer, semblait y régner. Des tapis d'une soie épaisse étendus partout, en cédant à l'empreinte du pied, empêchaient qu'on entendît marcher, de sorte que les eunuques et les jarias qui étaient sans cesse en mouvement ressemblaient à des ombres fugitives. Je passai donc à travers une file de ces fantômes agissants et arrivai à la porte de la salle où Neubahar, mollement éten-

due sur un lit de repos, m'attendait. Deux petits eunuques tirèrent aussitôt la portière et je me trouvai en présence de la plus belle et la plus charmante de toutes les princesses du monde. Les sentiments d'admiration qui remplirent mon âme dans ce moment me rendirent les marques de respect et de soumission convenables, assez faciles et naturelles. Neubahar les reçut avec une bonté qu'elle témoigna par une inclination de tête remplie de dignité et de grâce.

- On vante, me dit-elle, votre grand savoir dans mon jeu favori, les échecs, et j'espère en tirer quelque amusement !

Je lui répondis d'un ton modeste et qui partait du cœur, que je souhaiterais jouer mille fois mieux, uniquement afin de pouvoir contribuer à son plaisir. Elle me remercia de ma civilité et ordonna qu'on produisît les échecs. Aussitôt, les jarias s'empressèrent de porter une petite table d'agate enchâssée dans de l'or, qu'elles posèrent devant le canapé de la princesse. Ensuite, y ayant rangé un jeu d'échecs d'un travail fort curieux, elles me présentèrent un petit tabouret, sur lequel, à un signe que me firent les eunuques, je m'assis. Nous commençâmes à jouer, la princesse et moi, tandis qu'à une certaine distance, un

nombre incalculable d'eunuques et de jarias, en gardant un profond silence, formaient un demi-cercle autour de nous.

Je ne pouvais détourner mes regards sur ma charmante adversaire, mais la crainte et la joie alternativement me saisissaient quand je rencontrais ses yeux plus brillants que l'étoile du matin, fixés sur moi, et je baissais aussitôt la tête en rougissant.

Nous achevâmes enfin de jouer. Elle gagna en me disant :

- Il n'a dépendu que de vous de me faire échec et mat. Je vous ordonne de ne pas user de ce respect envers moi, mais de jouer de votre mieux ! Vous possédez ce jeu parfaitement et je désire que vous veniez jouer encore avec moi demain soir. Faites en sorte que ce soit avec plus de hardiesse !

Je ne donnerais pas l'instant de plaisir que ces dernières paroles me causèrent, non, je ne le donnerais pas pour tout le vaste empire des Indes. "Quoi, dis-je en moi-même, j'aurai donc le bonheur de vous revoir encore ? O beauté sans pareille ! Je respirerai votre souffle embaumant encore une fois ?" Je m'étais cependant baissé jusqu'à terre en signe de soumission,

mais je crois que je n'aurais pu me résoudre à m'en aller, si Neubahar ne se fût elle-même retirée avec ses jarias. Ce ne fut qu'après qu'elle eut disparu que je me mis en devoir de m'en retourner.

A mesure que je traversais les salles, j'entendis un murmure général autour de moi. Tous les eunuques me regardaient en même temps de si près que je ne doutai plus que je fusse sur le point d'être découvert. J'attribuais à la singularité de ma figure ce qui n'était en fait que la vaine curiosité de voir de près une personne que la princesse voulait honorer de la faveur inaccoutumée de jouer une seconde fois aux échecs avec elle. Je sortis enfin du harem en y laissant la meilleure moitié de moi-même, car mon âme était restée avec Neubahar.

Je revins chez le marchand qui fut transporté de joie en voyant mon escorte d'eunuques et de jarias six fois plus nombreuse qu'elle n'était en sortant de chez lui.

Dès que nous fûmes seuls, je lui dis tout. C'est-à-dire la réception que la princesse m'avait faite et l'ordre qu'elle m'avait donné de retourner le lendemain sans faute jouer encore aux échecs avec elle. Mais je me gardai bien de

lui révéler la situation de mon cœur. A tout ce que je lui disais, il s'écriait :

- Bon, bon, mon enfant ! Tant mieux ! Souvenez-vous de moi ! Oh, je me connais en gens ! J'étais persuadé que vous étiez un garçon d'esprit et je ne me trompais pas !

Je soupai avec lui et ensuite pris le prétexte que j'étais fatigué pour me retirer à mon caravansérail.

La nuit d'auparavant, je n'avais pas fermé l'œil de la nuit par l'envie que j'avais de voir la princesse et de jouer aux échecs avec elle, et celle-ci, je dormis bien moins de l'avoir vue. Mes sentiments étaient, à la vérité, devenus moins turbulents, mais plus profondément gravés dans mon cœur : ils étaient devenus mon existence même.

Cette longue nuit et une partie du lendemain s'écoulèrent ; enfin l'heureuse soirée arriva après que je l'eus attendue avec une impatience d'autant plus insupportable qu'il me fallait dissimuler avec mon ami qui m'observait attentivement. Je vis avec transport paraître mon escorte qui était composée de vingt eunuques noirs et d'autant de jarias. Je me mis au milieu de cette troupe et parvins bientôt où reposait mon

cœur. J'entrai dans le harem comme j'avais fait le soir auparavant. Quand je touchai à la portière de soie, les petites pages la tirèrent aussitôt avec la même vitesse que le vent fait retirer les nuages de devant la face du soleil, et me découvrirent en effet un objet non moins resplendissant que cet astre dans son méridien. Je vis donc encore Neubahar. J'eus encore le plaisir de m'asseoir vis-à-vis d'elle. J'en fus reçu avec encore plus de bienveillance que la veille et nous recommençâmes à jouer aux échecs. Mon cœur battait violemment à chaque coup d'œil qu'elle me donnait, à chaque parole qu'elle m'adressait. Il fallait cependant faire attention à mon jeu pour l'intérêt de mon amour et la princesse jouait supérieurement bien.

Je fis de mon mieux et, quoique je ne touche les pièces que d'une main tremblante, quoique je susse à peine où j'en étais, je gagnai la première partie. Je craignis d'abord de l'avoir offensée, mais un regard serein qu'elle me lança me rassura entièrement. J'employais mes plus grands soins à bien jouer et pendant toute la soirée, nous gagnâmes également tous les deux. Le succès de la dernière partie fut pour moi

et j'attendais en tremblant l'effet que cette victoire aurait sur Neubahar, quand elle se leva et dit :

- Eh bien ! Mon cœur est enfin satisfait ! J'ai trouvé à présent une personne qui joue aux échecs aussi bien que moi. Et vous, me dit-elle, qui possédez un art si digne de me plaire, venez, approchez-vous que je vous donne une marque distinguée de ma ferveur !

En disant cela, elle fit quelques pas vers moi et comment vous dire le transport d'amour qui me saisit en me sentant pressé dans ses beaux bras d'ivoire ? La tête me tourna, un désir voluptueux s'empara de mes sens, mais hélas !, je ne fus rappelé que trop tôt à moi-même en trouvant que je ne tenais plus cette forme divine, qu'elle s'était échappée comme une ombre légère d'entre mes bras.

La nécessité fait bientôt rentrer en soi-même quelque transport qui soit. Je sentis le besoin que j'avais de rappeler mon sang-froid et le fis à merveille. Je me remis dans une attitude de respect et de soumission jusqu'à ce que Neubahar dit, d'un ton rempli de majesté, à ses eunuques :

- Qu'on aille sans délai publier dans Serendib que les dames n'ont qu'à cesser de jouer aux échecs et qu'elle n'aspirent plus à l'honneur de jouer avec moi ! Que ma favorite est choisie et



qu'actuellement, elle jouit dans le harem de la grande considération que son supérieur savoir à ce jeu lui a acquise !

Un coup de foudre aurait été mieux reçu des dames de Serendib que cet arrêt mortifiant. La sentence ne fut pas plus tôt prononcée qu'elles firent toutes ensemble des lamentations amères sur leur cruel sort. Ensuite, passant du désespoir à la rage, elles prirent les échecs, les échiquiers et, les jetant au milieu de la rue, se mirent à les fouler aux pieds comme des forcenées. A cette catastrophe, les maris sortirent de leur niche et aidèrent de tout leur cœur à écraser ces preuves de la folle vanité de leurs femmes et la source des inquiétudes qu'ils avaient souffertes.

En sortant du harem, le chef des eunuques m'annonça que la princesse s'attendait à ce que je revienne demeurer avec elle et retourne le lendemain. C'était tout ce que je souhaitais le plus. Je le lui promis tout de suite et revins au marchand bien résolu de tenir ma parole. Il m'attendait sur sa porte pour me féliciter de mes succès, car la nouvelle lui en était parvenue avant moi. J'entrai tout de suite avec lui et après avoir écouté ses expressions de joie sur ma bonne for-

tune, je lui dis :

- Tout a réussi jusqu'à présent, comme vous voyez, à merveille ! Je vais entrer dès demain dans le harem pour y demeurer avec la princesse ! Soyez tout à fait rassuré à cet égard ! Il ne peut rien arriver de désagréable ni pour vous, ni pour moi, car sachez que je suis fils de roi, que je suis à l'abri du ressentiment de tout le monde et que je puis vous y mettre aussi ! Considérez votre fortune comme faite, car elle le sera ! Je me servirai du pouvoir que j'ai déjà et celui que j'aurai pour vous rendre le plus opulent des habitants de Serendib, ce qui sera bien naturel puisque vous m'avez fait passer pour votre parente. Il ne me reste qu'une chose à vous recommander sur toutes les autres : c'est mon chameau ! Ayez-en soin comme si c'était mon enfant, car j'ai autant de tendresse pour lui que s'il l'était en effet. Je mesurerai votre attachement pour moi par votre attention pour lui !

En disant cela, je lui mis dans la main une autre bourse de six cents sequins d'or qu'il fit passer dans sa poche avec alacrité, en me promettant une obéissance entière à toutes mes volontés.

Le lendemain, je le quittai en lui répétant mes

recommandations. J'y ajoutai la promesse de le venir voir souvent et de lui dire comment tout se passerait dans le harem. Il m'embrassa donc et je me rendis auprès de la princesse vers le milieu du jour.

Je trouvai tout prêt pour ma réception. Dès que j'arrivai, les eunuques se prosternèrent à mes pieds, et, au lieu de me conduire dans la salle où j'avais été auparavant, ils me menèrent dans le pavillon retiré de la princesse. Je les devançai comme si j'eusse connu les détours du harem, car je suivais le son d'une voix céleste accompagnée d'un luth qui se faisait entendre de l'autre côté du bâtiment, et en effet, je parvins bientôt à cette aimable créature. Quand elle me vit, elle cessa de chanter et me fit l'accueil le plus engageant.

Il me fallait désormais une circonspection de conduite qui me devait compter cruellement, mais il était d'une nécessité absolue que je domptasse ma passion dans ces premiers moments, car qui serre trop tôt ses filets, en effrayant les oiseaux, les chasse loin de lui et c'est en vain qu'il espère les rattraper. Avec cette maxime dans la tête, je mis tous mes soins à contenir mes transports et à les déguiser sous

une parfaite retenue.

L'aimable Neubahar mit à la vérité ma force d'esprit à l'épreuve, car sa conduite était si remplie d'affabilité et d'amitié que j'eus une peine cruelle dès le premier jour à y répondre avec assez de sensibilité sans en témoigner trop.

- Venez, me dit-elle en me prenant par la main, que je vous fasse voir l'appartement que je vous ai destiné. Il est tout près du mien, de manière que nous ne serons jamais séparées l'une de l'autre, ce qui me sera plus agréable que je ne saurais vous dire ! Vous avez je ne sais quoi de si attrayant, que je me sens le cœur irrésistiblement entraîné vers vous !

En me parlant ainsi, elle me mena à un petit pavillon couleur de rose qu'elle dit être le sien. Ensuite, passant à un autre :

- Voici le vôtre ! dit-elle. Il n'y a qu'une légère portière de soie qui les sépare, et cette faible barrière est à notre commandement ! Puisse-t-elle être l'image de notre union ! Pussions-nous aussi aisément ôter le voile de réserve que peut mettre entre nous la différence du rang, afin que dans nos cœurs rapprochés s'établisse à jamais une amitié douce et inébranlable.

- Le temps vous prouvera, ma princesse, lui

répondis-je, les sentiments que...

- Oh ! Bannissons la cérémonie de notre société ! interrompit-elle. Ne m'appellez plus rien que Neubahar ! Moi de mon côté, je vous donne dès à présent le nom de Gubrouz ! Allons, parcourons les alentours de cet endroit où se trouvent toutes les sources des plaisirs tranquilles et où on a rassemblé tout ce que peut désirer une âme plus voluptueuse que passionnée ! La mienne, il est vrai, n'en goûtait pas les charmes ! Hélas ! J'étais seule ! Mais j'en jouirai à présent, puisque le ciel m'a accordé une amie aimable qui les partagera avec moi !

Je scellai aussitôt de mes lèvres sur sa belle main blanche les sentiments de mon cœur que je ne pouvais lui révéler. Cette action était la seule qui m'était permise, parce qu'en même temps qu'elle soulageait mon âme, elle ne découvrait à l'objet que j'aimais qu'un attachement respectueux. Neubahar la prit pour telle et je me prévalus de son erreur pour répéter souvent ce triomphe secret pour moi et cette marque de soumission pour elle.

Tout le jour se passa dans un plaisir et un contentement mutuels, ce qui ne nous laissa pas le loisir de nous apercevoir qu'il commençait à

se faire tard. Nous nous promenions sur une terrasse qui régnait autour du jardin, quand le son d'un grand nombre d'instruments se fit entendre dans le palais. Je lui demandai ce que c'était.

- Oh ! me dit-elle, c'est le signal que mes jarias me donnent pour me faire savoir qu'il est temps de rentrer. Elles n'ignorent pas que je n'aime point qu'on vienne interrompre mes promenades et n'osent s'approcher de moi, mais comme elles connaissent ma passion pour la musique, elles se rassemblent toutes dans la grande salle quand il se fait tard, où elles font un concert pour m'y attirer, ce qui leur réussit la plupart du temps. Il y a quelques-unes d'entre elles qui jouent très bien ! Allons, vous vous amusez à les entendre !

Nous trouvâmes en effet un demi-cercle d'eunuques et de jarias qui jouaient et qui chantaient tour à tour d'une manière charmante. On servit ensuite un repas exquis et nous restâmes bien avant dans la nuit à nous entretenir agréablement et dans une douce allégresse. Enfin, la princesse me dit :

- Il est tard et temps que vous dormiez, ainsi que moi !

Alors elle frappa des mains. A l'instant, un

rideau se leva et découvrit à notre vue une galerie bordée des deux côtés d'eunuques et de filles esclaves qui tenaient chacun à la main une bougie de cire blanche. Nous enfilâmes sans tarder ce chemin ainsi gaiement éclairé et parvînmes à notre pavillon de repos.

Une clarté paisible et douce, calculée pour inspirer le sommeil, y régnait. Point de flamme ne vacillait à la vue. La lumière toujours égale perçait à travers un dôme transparent qui imitait le ciel quand il est couvert de la légère vapeur qui adoucit les rayons du soleil. Mon réduit était illuminé de la même manière et je m'y retirai au plus tôt afin de laisser reposer la princesse. Une autre difficulté se présenta alors, et je ne sus d'abord comment la surmonter : les filles esclaves voulaient absolument m'aider à me déshabiller. Comme les en empêcher ? Je m'en défendis pourtant le mieux que je pus et obtins après beaucoup de peines d'être laissé seul.

Je me couchai sans perdre de temps, non en espérant ou souhaitant même de dormir. Mon esprit, totalement enivré de mon bonheur présent et de celui que je voyais devant moi, était trop agité pour céder à l'influence du sommeil. Si pour un instant mes sens y succombaient, je

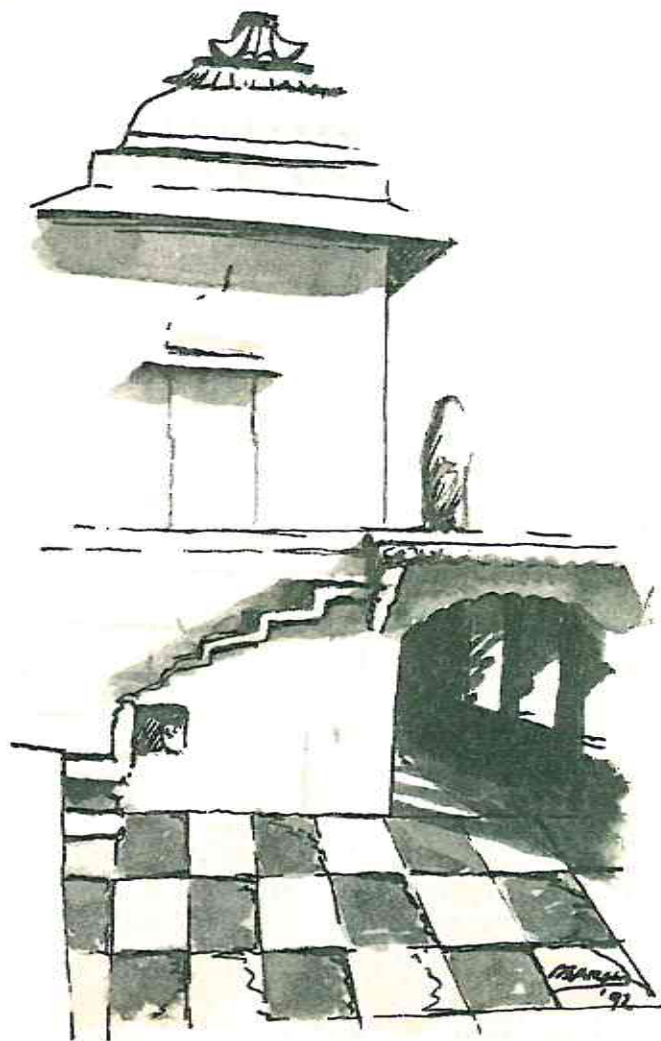
rêvais que je pressais Neubahar dans mes bras et l'excès de ce plaisir m'éveillait. "Hélas ! disais-je en moi-même, ce n'est qu'un rêve encore ! Quoiqu'il n'y ait qu'un mince rideau qui nous sépare, il est plus fort qu'une muraille d'airain pour m'empêcher de l'approcher". Les nuits se passaient de la sorte et les jours me devenaient précieux de plus en plus. Je gagnais insensiblement le cœur de celle qui possédait totalement le mien. Nos âmes s'unissaient, et sans s'en apercevoir, Neubahar prenait une passion semblable à la mienne en croyant ne ressentir qu'une tendre amitié. Elle ne trouvait plus de plaisir qu'auprès de moi. Ses amusements accoutumés avaient fait place à ceux que lui fournissait ma compagnie. Les jours entiers se passaient comme le quart d'heure et encore, le soir, ne pouvions-nous pas dire comment nous les avions employés, car on ne sait pas trop où l'on est et ce qu'on veut dans les commencements d'un amour réciproque.

Deux mois s'étaient écoulés dans cette situation de bonheur en même temps que de privation pour moi. Mon cœur était consumé d'amour et je n'osai chercher de soulagement dans celui de l'objet aimé. La pureté de ma pas-

sion même m'imposait encore plus rigide-  
ment cette retenue, car on ne saurait être véritable-  
ment épris sans être respectueux.

Tous les soirs, Neubahar se croyait à côté  
d'une tendre amie quand elle était près d'un  
amant passionné. Je prenais toujours grand soin  
de me lever avant elle et d'aller la trouver, dans  
la crainte qu'elle ne vînt à moi. En général, elle  
était encore au lit. Je l'éveillais tout doucement  
et quand le soleil avait un peu séché la rosée  
du matin, nous allions dans le jardin ensemble  
respirer le parfum que ses rayons commen-  
çaient à faire exhiler aux fleurs.

Un matin, beaucoup plus tôt qu'à mon temps  
ordinaire, je m'éveillai en sursaut. Quelle fut ma  
frayeur en voyant la belle Neubahar à demi nue  
étendue sans sentiment sur mon lit ! Tremblant  
pour sa vie et hors de moi-même, je sautai à  
terre, la pris dans mes bras et l'approchai de la  
fenêtre pour lui donner de l'air et la faire reven-  
ir à elle. En effet, au bout de quelques  
moments, elle reprit l'usage de ses sens. L'incar-  
nat qui se répandit sur ses joues et ses yeux  
troublés marquaient assez la confusion de son  
âme. Enfin, d'une voix entrecoupée et trem-  
blante, elle s'écria :



- Hélas ! Mon rêve ne m'a que trop prèdit la vérité ! Je perds en effet mon amie ! Cette amie si chère ! Que deviendrai-je ? Me voilà en proie à une perfidie inattendue ! Mais je me vengerai d'un tel outrage... Me venger ! De qui ?... De cette amie que j'aimais tant... Que dis-je ! Je n'ai point eu d'amie ! Cependant c'est son visage, ce sont ses yeux : qu'y a-t-il donc de changé ? Pourquoi ne l'aimerais-je pas comme je le faisais ? O mon père, mon père ! Tu es à secourir ton ami et dans le temps on trahit ta fille sous le masque de l'amitié !

A ce torrent d'exclamations, je ne sus d'abord que dire, et à la vérité, elle ne me donnait pas le temps de parler. Je crus enfin avoir trouvé l'instant où je pourrais me disculper d'une partie de ces accusations, quand, se tournant vers moi de nouveau :

- Cruel, s'écria-t-elle, qui m'avez plongée dans un abîme d'où vous ne sauriez me retirer ! Fuyez ma colère... Ah ! Fuyez-la mieux que je n'ai fui vos pièges pervers !

En prononçant ces derniers mots, le visage de Neubahar se couvrit de pleurs. Ses beaux yeux ressemblaient à l'étoile du matin qu'on découvre à travers le verre optique dans un matin pluvieux.

J'étais tout hors de moi et elle ne se possédait pas davantage, mais nos cœurs étaient mieux d'accord que nous ne nous l'imaginions. Je me jetai à ses genoux et lui demandai pardon. Je lui révélai le secret de ma naissance et plaidai mon irrésistible passion avec tout le feu de l'amour. Elle paraissait ne faire point d'attention à ce que je disais, mais comme elle ne m'imposait point silence, je ne crus pas devoir discontinuer ma défense. Elle restait toujours interdite, les yeux baissés et inondant de larmes ses belles joues. Il fallait sécher ces larmes précieuses et j'eus le bonheur d'en venir à bout. La divine Neubahar s'apaisa. Elle céda de bonne grâce à son sort et résolut de chercher le remède dans la source du mal. Il fallait assurer notre bonheur. La princesse me conseillait d'aller retrouver mon père et de l'engager à la demander en mariage au sien, mais toutes les fois que je voulais partir, elle me retenait, ne pouvant se résoudre à se séparer de moi pour si longtemps. De mon côté, je cédaï sans peine aux raisons que l'amour lui suggérait. Nous ne pensions qu'à cueillir les fleurs qui naissaient sous nos pas, sans prendre les précautions nécessaires pour les conserver.

- Nous sommes heureux, disions-nous, que

pouvons-nous souhaiter de plus ?

En effet, nous nous enivrions d'un bonheur réciproque, sans restriction, sans aucun des embarras qui troublent ordinairement les amants, et nous buvions à longs traits le breuvage voluptueux que nos cœurs amoureux nous préparaient sans cesse.

Neubahar avait confié son secret à six jarias dont elle connaissait la fidélité et l'entier dévouement et la confiance qu'elle avait en ces bonnes créatures l'engagea à se passer une fantaisie. Il y avait quelque temps qu'elle n'aimait plus mes habits de femme et brûlait de me voir sous ceux qui me seyaient mieux. La résolution en fut prise dans notre petit conseil, mais il fallait s'y prendre adroitement. Un jour donc que nous étions à dîner dans la grande salle, entourés de toutes les jarias et de tous les eunuques du harem, la princesse me dit d'un ton badin :

- Vous me croirez bien extravagante dans ce que je vais vous dire, mais je ne sais que faire : il me prend une envie démesurée de vous voir habillée en homme ! Si cette parure vous va bien, je surprendrai mon père en vous présentant à lui sous cette forme, et nous, nous tirerons quelque amusement du premier moment

de colère que cela lui causera !

En disant ceci, elle ordonna à une de ses femmes de lui aller acheter un joli habit d'homme et ses ordres furent exécutés sur-le-champ.

Les surveillants du harem étant ainsi trompés, je repris sans crainte les vêtements qui me convenaient et qui plaisaient davantage à ma bien-aimée, nous fiant sans scrupule en ceci comme en toutes autres choses aux six jarias qui étaient incapables de nous trahir.

Dans cette pleine sécurité, les vents qui se jouent sur la cime glacée des montagnes de Shirvan n'étaient pas plus libres que nous l'étions. Le soleil de notre bonheur était dans son méridien et notre vie s'écoulait comme un beau jour d'été, quand le hasard vous rendit témoin d'une partie de nos plaisirs, vous les vîtes et vous pûtes juger que nos cœurs satisfaits s'enivraient de volupté et d'amour. Mais vous vîtes, hélas ! aussi le premier nuage qui se répandit sur cet horizon serein. L'envie maligne et clairvoyante nous suscita un ennemi secret. On nous accusa au roi son père qui revint à l'imprévu pour nous surprendre. Ainsi, tandis que nous le croyions dans une île fort éloignée,

il envahit le réduit de nos délices. Nous évitâmes pour cette fois sa colère et vous en fûtes la victime, mais nous vîmes bien qu'il n'y avait plus de sûreté pour nous.

Je n'attendis pas qu'on vînt visiter le harem, il me fallait partir sur-le-champ pour implorer le secours d'un père affectionné. Oui, il le fallait et je m'arrachai le cœur en m'arrachant des bras tremblants de l'affligée Neubahar.

Je me rendis tout de suite chez le marchand et, sentant la nécessité de ne point l'alarmer, je l'abordai d'un air joyeux, en lui disant :

- Félicitez-moi, mon ami, je suis le plus heureux de tous les hommes ! La princesse qui m'a fait reprendre les habits qui me conviennent, m'envoie à mon père pour qu'il la demande en mariage pour moi ! Je pars à l'instant et je reviendrai aussi vite que la pensée. Gardez votre secret et le mien, et comptez que votre fortune est faite ! En attendant, voilà une bourse de mille sequins d'or, ne l'épargnez pas, vous en aurez bien d'autres !

En achevant ces mots, j'allai tirer mon chameau de l'écurie, le montai allègrement et partis. Mais hélas, combien mon cœur était loin de la gaieté que j'affectais ! L'image de Neubahar,



que j'avais laissée pâle et palpitante, ne sortait pas de mon esprit. Je faisais des sanglots, je poussais des soupirs et quelquefois des cris qui effrayaient presque Caroub. Et si cette bête intelligente n'avait pas mieux su où elle en était que moi, nous serions tombés tous les deux dans quelque précipice.

J'avais voyagé pendant quelque temps dans cette sorte de triste délire quand je me retrouvai dans la Plaine des Ginns, le danger où vous étiez et le désir de vous en tirer me rendirent à moi-même. Heureuse rencontre qui a percé les rayons de l'amitié, le nuage épais de tristesse dont j'étais enveloppé.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE  
DU PRINCE AHMED,  
FILS  
DU ROI DE KHOTEN  
ET  
D'ALI BEN HASSAN DE BAGDAD